

Jean-Jacques Rousseau

Note de l'éditeur

Lors de la création au Théâtre du Point du Jour, à Lyon, en mars 2008, Michel Raskine et Marief Guittier ont souhaité intégrer quelques textes qui n'introduisent pas de nouveaux thèmes, mais sont des prolongements de l'adaptation initiale.

L'évocation de Lyon et des Lyonnais, par exemple, est un clin d'œil amusé à l'emplacement géographique du théâtre. Le rapport à la nature et à la botanique a été enrichi de quelques passages à propos de la promenade, qui, comme chacun sait, est un axe central, non seulement dans l'œuvre, mais aussi dans la vie de Jean-Jacques Rousseau. De la même manière, la relation à la nourriture, est l'occasion d'évoquer l'ambivalence de Rousseau : hédonisme et culpabilité mêlés. Enfin, le thème du théâtre et de sa représentation a été enrichi d'un extrait du Misanthrope de Molière.

Ces ajouts sont mineurs, liés au projet de la mise en scène, et ne sont pas, pour cette raison, reproduits ici.

L'UTOPIE

De toutes les habitations où j'ai demeuré, aucune ne m'a rendu si véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'Isle de Saint Pierre au milieu du lac de Bienna. Cette petite île est bien peu connue, même en Suisse. Cependant elle est très agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire. Les rives du lac de Bienna sont plus sauvages et plus romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne.

(Un temps.)

C'est dans cette île que je me réfugiai après la lapidation de Môtiers. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menais une vie si convenable à mon humeur que, résolu d'y finir mes jours, je n'avais d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet... Dans les pressentiments qui m'inquiétaient, j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie et qu'en m'ôtant tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme... de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisait dans le monde, j'en eusse oublié l'existence et qu'on eût oublié la mienne.

(*Un temps.*)

On ne m'a laissé passer que deux mois dans cette île, mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles, et toute l'éternité, sans m'y ennuyer un moment... Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie. Le précieux *farniente* fut la première et la principale de ces jouissances, et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté... Transporté là brusquement, seul et nu, j'y fis venir successivement : ma Gouvernante, mes livres et mon petit équipage dont j'eus le plaisir de

ne rien déballer, laissant mes caisses et mes malles comme elles étaient arrivées, et vivant dans l'habitation où je comptais achever mes jours comme dans une auberge dont j'aurais dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étaient allaient si bien que vouloir les mieux ranger était y gâter quelque chose. Un de mes grands délices surtout... était... de laisser mes livres bien encaissés et de n'avoir point d'écritoire... J'emplissais ma chambre de fleurs et de foin ; car j'étais alors dans ma première ferveur de botanique. J'entrepris de faire la *Flora petrinsularis* et de décrire toutes les plantes de l'île, sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron... j'en aurais fait un sur chaque gramin des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers ; je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeuner, j'allais, une loupe à la main et mon *Systema naturae* sous le bras, visiter un canton de l'île.

(*Un temps.*)

Je l'avais divisée en petits carrés dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre, en chaque saison. Rien n'est plus singulier que

les ravissements, les extases que j'éprouvais à chaque observation sur la structure et l'organisation végétale, et sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le système était alors tout à fait nouveau pour moi. Les mille petits jeux de la fructification que j'observais pour la première fois me comblaient de joie, et j'allais demandant si l'on avait vu les cornes de la brunelle comme La Fontaine demandait si l'on avait lu Habacuc... Vous avez lu Habacuc ?

(Un temps.)

Pendant qu'on était encore à table, je m'esquivais, et j'allais me jeter seul dans un bateau que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme ; et là, m'étendant de tout mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses. D'autres fois, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à une petite île, d'y débarquer et d'y passer l'après-dîner, m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, et très propre à loger des lapins qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre et sans nuire à rien.

Nous étions allés, en grande pompe, les établir dans la petite île. La fondation de cette petite colonie avait été une fête.

(Un temps.)

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asile caché ; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde... mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'unité du mouvement continu qui me berçait et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher. Le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instant fugitifs mais un état simple et permanent qui n'a rien de vif en lui-même... Tout est dans un flux continu sur la terre : rien n'y garde

une forme constante et arrêtée et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent l'avenir qui ne doit point être. Aussi n'a-t-on guère ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure, je doute qu'il y soit connu... Et comment peut-on appeler « bonheur » un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet et vide, qui nous fait regretter quelque chose avant ou désirer quelque chose après ?

(Un temps.)

Le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instant fugitifs mais un état simple et permanent qui n'a rien de vif en lui-même... Tel est l'état où je me suis trouvé dans mes rêveries solitaires, couché dans mon bateau que je laissais dériver, assis sur les rives du lac agité, au bord d'une belle rivière ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier. De quoi jouit-on en pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, on se suffit à soi-même comme Dieu. Mais la plupart des hommes, agités de passions continuelles, connaissent peu cet état et n'en conservent qu'une idée obscure et confuse qui ne leur en fait pas sentir le charme. Il ne faut ni repos

absolu ni trop d'agitation mais un mouvement uniforme et modéré qui n'ait ni secousses ni intervalles. Sans mouvement la vie n'est qu'une léthargie. Si le mouvement est inégal ou trop fort, il réveille, détruit le charme de la rêverie, nous arrache d'au-dedans de nous et nous remet à l'instant sous le joug de la fortune et des hommes. Si le silence est absolu, il porte à la tristesse, il offre une image de la mort. Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette île sans en ressortir jamais... Ce que j'y ferais de plus doux serait d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis, ne fais-je pas la même chose ? Je fais même plus. Le malheur est qu'à mesure que l'imagination s'attédie, cela vient avec plus de peine et ne dure pas si longtemps.

Noir lent.

LE THÉÂTRE

Le théâtre ! Ah, le théâtre ! Au premier coup d'œil jeté sur cette institution, on voit d'abord qu'un spectacle est un amusement. Et s'il est vrai qu'il faille des amusements à l'homme, vous conviendrez qu'ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires et que tout amusement inutile est un mal. Je pense que tout amusement inutile est un mal. Seuls le mécontentement de soi-même, le poids de l'oisiveté, l'oubli des goûts simples et naturels rendent nécessaire un amusement étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher son cœur sur la scène comme s'il était mal à son aise au-dedans de nous. On croit s'assembler au théâtre et c'est là que chacun s'isole. C'est là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches pour s'intéresser à des fables, pleurer les malheurs des morts ou rire aux dépens des vivants.

On dit que la poétique du théâtre purge les passions en les excitant : « Purger les passions en les excitant », j'ai peine à bien concevoir cette règle. Serait-ce que pour devenir tempé- rant et sage il faut commencer par être furieux et fou ? Je ne vois qu'un seul instrument qui puisse purger les passions, c'est la raison. Et il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur une scène. Un homme sans passions, ou qui les dominerait, n'y saurait intéresser personne. Un stoïcien serait un personnage insupportable. Voulez-vous que je vous dise ? La vérité est que le théâtre purge les passions qu'on n'a pas et fomenté celles qu'on a. Ne voilà-t-il pas un remède bien administré ? Purger les passions qu'on n'a pas et fomenté celles qu'on a. Qu'on n'attribue donc pas au théâtre le pouvoir de changer des sentiments ni des mœurs qu'il ne peut que suivre et... embellir. Je voudrais bien qu'on me montrât clairement par quels moyens le théâtre pourrait produire en nous des senti- ments que nous n'aurions pas... Un auteur qui voudrait heurter le goût général composerait bientôt pour lui seul. Quand Molière corrigea la scène comique, il attaqua des modes, des ridicules mais il ne choqua pas pour cela le goût du public, il le suivit ou le développa... Moi-même d'ailleurs... peut-être... enfin...

(Un temps.)